



Journal du mois

Philippe Sollers

Accélération

VOUS ne savez plus très bien où vous êtes ? Moi non plus. Dans une chambre d'hôtel, en Italie, je regardais sur CNN un jeune marine américain en train d'encagouler la tête de la statue de Saddam Hussein, bannière étoilée dissolvant le bronze. A Turin, dans la rue, à presque tous les balcons étaient suspendus des drapeaux arc-en-ciel avec le mot *pace*. La guerre devait être interminable, elle était courte. C'était une catastrophe, un nouveau Vietnam, une erreur politique, morale, stratégique, une défaite pour le droit international, et c'était fini. Saddam avait disparu, Chirac aussi. On ne voyait plus à la télévision que Blair, Bush, Rumsfeld, Powell, et encore Bush, Blair, Powell, Rumsfeld. On disait Chirac réfugié à Moscou, chez l'humaniste Poutine. Heureusement Villepin tournait. On le voyait passer de Damas au Caire, de Beyrouth à Riyad, et encore de Damas à Ankara. Ce n'était plus le poète flamboyant qui avait soulevé l'ONU, mais une sorte de Norpois résigné à la langue de bois courante, exemple : « L'esprit de dialogue, de concertation, d'ouverture, est indispensable si l'on veut regarder l'avenir. » Ou bien : « Il faut savoir prendre sa canne et son chapeau pour venir voir les pays confrontés à une situation difficile. » Que Villepin ne transporte ni canne ni chapeau n'a aucune importance, il y a des moments où il faut savoir avaler sa canne et son chapeau.

Sur CNN, pendant ce temps, un petit garçon très content tapait sur la tête de la statue de Saddam Hussein. Les hôpitaux étaient pleins de blessés, un médecin disait : « Trente blessés, ça va encore, mais cent blessés sans eau ni électricité, c'est la fin du monde. Enfin, i, y a des moments de satisfaction, cette femme que je viens d'opérer, par exemple, et qui m'a dit "Longue vie à vos mains". » Un autre petit garçon regardait droit dans la caméra et lançait : « Donne-moi de l'eau. » C'était brutal, irréfutable. Vous dites que c'est maintenant l'anarchie, le pillage, la destruction du musée de Bagdad ? Sans doute, mais les Kurdes, là-haut, n'ont pas l'air du tout gênés d'échapper aux Turcs. Et puis les langues se délient, on commence à parler des tortures pratiquées par la police du dictateur irakien, des exécutions de masse, des milliers et des milliers de disparus.

Quoi ? On n'a pas encore trouvé d'armes de destruction

chimique ? Pas le moindre virus à l'horizon ? Le ministre des Affaires étrangères syrien, à côté de Villepin, se laisse aller, et compare Bush à Hitler ? « Tais-toi, crétin », pense Villepin qui, courtoisement, énonce que les situations ne sont pas comparables. Chirac, après deux mois de bouderie, se décide à avaler son téléphone et appelle Bush ? « Entretien professionnel », communique la Maison-Blanche. Bien, bien. Vais-je rester en Italie jusqu'à la bénédiction *urbi et orbi* du pape ? L'entendre répéter *pace* ? Il fait très beau, et comme je suis à Turin, je vais aller me recueillir près du Saint-Suaire, avec, en passant, une pensée pour Nietzsche qui est tombé dans les environs en essayant de protéger un cheval des coups furieux d'un cocher. Mais déjà, à Karbala, des hordes de pèlerins chiïtes, longtemps réprimés, convergent vers un tombeau sacré en se flagellant au sang. Des femmes en noir courent derrière eux, les voilâ en transe.

Virus

On attendait la variole ou l'anthrax, mais pas le SRAS, syndrome respiratoire aigu sévère. Bombes à Bagdad, masques à Hongkong et Pékin. Dans ce tourbillon général, le vieux Castro en profite pour faire exécuter quelques prisonniers qui voulaient sans doute, selon les mots de l'inénarrable Poutine, « exporter la révolution capitaliste et démocratique ». L'exportation virale est plus subtile, étonnez-vous si elle est chinoise et transite par le Canada. L'Asie vous coupe le souffle, le nouveau virus est évolutif, s'insinue partout, mute, voyage, tourne autour de vous. Ophélie, ma libraire, ne veut plus recevoir de clients chinois. Je lui conseille, sans succès, la lecture du *Huainan zi*, deuxième volume des *Philosophes taoïstes* qui vient de paraître en Pléiade (1). C'est pourtant lumineux : « Il aime à fermer les yeux dans la grande nuit et à s'éveiller pour regarder dans la maison de l'éclatante lueur. Il se repose et respire dans un lieu sans contours, vague, et se divertit dans la campagne de l'informel. Il habite un endroit sans aspect, il réside dans le sans-lieu. Il se meut dans le sans-forme, se tient en repos dans l'incorporel. Il

existe comme s'il n'existait pas, vit comme s'il était mort, sort du sans-intervalle et y pénètre... Le commencement et la fin des choses sont, pour lui, comme un anneau dont nul ne peut saisir l'extrémité. » Cause toujours, me dit le visage fermé d'Ophélie. Je sens que je n'arrange pas mon cas en lui achetant *Le gai savoir* de Nietzsche. Ophélie déteste Nietzsche. Elle ne l'a pas lu, mais c'est comme ça.

Génome

J'étais un ensemble d'hieroglyphes, me voici intégralement décrypté. Vais-je m'attrister, avec mes 25.000 gènes, de n'être qu'une fois et demie supérieur à la mouche ? Mais non, tout va bien, et j'apprécie qu'on ait dépensé, pour venir à bout de mon mystère cellulaire, près de 3 milliards de dollars. C'est finalement assez peu comparé à la fortune de Saddam Hussein, un des hommes les plus riches du monde, 10 milliards de dollars. Et 2 milliards par an dans la contrebande d'or noir, de gazoline et de cigarettes américaines. Puisqu'on parle d'argent, il est significatif que le manuscrit d'*Arcane 17*, d'André Breton, ait atteint en vente publique la somme de 836.510 €, alors qu'il n'était estimé au départ qu'à 150.000 €. C'est un cahier d'écolier, l'écriture date de 1944. Les derniers mots sont un appel à la révolte, « seule créatrice de lumière », une révolte qui ne peut se connaître que par trois voies, « la poésie, la liberté et l'amour », convergeant vers « le point le moins découvert et le plus illuminable du cœur humain ». Vous avez décrypté le génome, vous avez acheté le cahier mais le problème n'est peut-être pas là, vous avez un doute.

21 avril

La gauche française a subi, il y a un an, un syndrome respiratoire aigu sévère. Elle essaie de reprendre son souffle, elle peine, elle ne sait pas trop quoi dire, elle suit Chirac sur l'Irak, elle est anti-américaine, se défend d'être antisémite, elle peut rêver d'un mai syndical, et puis quoi ? Jospin parle, il ne parle pas vraiment, explique qu'il ne reviendra pas et qu'il revient



dra pour le dire, se définit comme un « homme libre », mais comment peut-on être un homme libre si on reste militant d'un parti ? Vous préférez vraiment Poutine à Elair ? Raffarin en Chine vous étonne ? Sarkozy se faisant huer au sujet du voile vous paraît, à juste titre, courageux ? Vous rêvez au bon temps des caisses noires tournantes d'Elf, aux évaporations des opérations, au divorce de Le Floch-Prigent supervisé par Mitterrand, 32 millions de francs pour le silence de Fatima, une histoire d'amour exemplaire ? Autant assister, une fois de plus, au show obscène de Le Pen, qui vient de fonder le LPIF, Le Pen-Père-et-Fille. Cette pente du père à la fille est en train de prendre un tour grotesque : après Mazarine, Marine. Après la brune pétrifiée, nigaude et pseudo-philosophe, la blonde épagneule bouffie. Vous me direz qu'on progresse dans la légitimité, de la fille cachée puis dévoilée à la fille moderne officielle. Mazarine, Marine, ça rime. Ce qui persiste est quand même une forme spéciale de sénilité. Mon père, mon tonton, mon Dieu, ma grenouille, mon grand-père, ma grand-mère, ma fille, ma Jeanne d'Arc, ma France, mon clocher, ma république, ma force tranquille, mon Poitou, ma mairie, mon Debray, mon Ferry. A propos du dernier livre de Milan Kundera, *L'ignorance*, on pouvait lire récemment, dans un magazine branché, sous la plume d'un critique hyperbranché, la perle suivante : « La rencontre amoureuse est ratée, mais au sens où tous les amours le sont, puisque aucun ne nous libérera de nous-même. » Puisqu'on vous le dit.

Mystère

Le journal de Françoise Giroud, *Demain déjà* (2), est instructif. On voit qu'elle passait ses dernières années à beaucoup de remises de Légions d'honneur et de réceptions à l'Académie française. Et puis jurys, spectacles divers. Et puis soudain : « Sollers est un mystère pour moi. L'homme est brillant, tout à fait agréable, il lui arrive de faire de très bons livres, mais quelquefois, à l'entendre, on se demande s'il est paranoïaque ou s'il joue à se faire peur. Cette description ter-

rorisante du monde où nous sommes, de la société où nous vivons et de ce qui va infailliblement suivre, les menaces qui pèsent sur nous, sur la liberté déjà perdue – il voit la censure partout –, c'est un discours que, personnellement, je supporte très mal, comme d'ailleurs toutes les anticipations catastrophiques. Et cette vénération pour le pape au milieu de son éloge du libertinage... Quand joue-t-il la comédie ? En tout cas, il la joue, et c'est dommage. S'il avait une once de simplicité, on pourrait l'aimer beaucoup. »

Je rêve un peu sur cette once. Une certaine façon de dire non ? Un nonce ? En somme, si je comprends bien, Françoise Giroud pensait que nous vivons dans le meilleur des mondes possibles. Son ton, à mon égard, est faussement amical et condescendant. Il y avait le paternalisme, il faudra s'habituer au maternalisme. Mais sachez désormais que toute critique de l'envers de l'histoire contemporaine vous expose au diagnostic de « paranoïaque ». Cela pour votre bien, évidemment. « Ça se soigne », me disait ma grand-mère maternelle, quand je lui faisais part de ma certitude d'être un jour un grand écrivain. J'avais 12 ans. Je les ai encore. Et je n'en finis pas de m'étonner que l'ironie soit si peu comprise. Encore une once d'ironie, je vous prie. Regardez, par exemple, comme cette pensée de Jean-François Kahn est profonde : « Les situations que créent les événements sont prévisibles, mais pas les événements que créent les situations. » Relisez-la plusieurs fois, elle en vaut la peine.

Lecture

Bernard-Henri Lévy est un drôle de type. Que diable va-t-il faire dans la galère pakistanaise ? L'assassinat horrible du journaliste américain Daniel Pearl le fascine, le meurtrier principal aussi. Il va, il

vient, il enquête, prouve que l'islam est devenu un énorme business, frôle les services secrets, les déchiffre, et arrive à la conclusion que le terrorisme est une affaire d'Etat, tout près de la bombe atomique. Le Diable existe, dit-il. On serait presque rassuré de l'apprendre, ce qui entraînerait que Dieu, lui aussi, persiste dans ses intentions. Une autre hypothèse, plus inquiétante, est qu'une machine, ou une machination, fonctionne toute seule, à travers les Etats-Unis eux-mêmes. *Qui a tué Daniel Pearl ?* (3). Peut-être faudrait-il plutôt se demander *quoi ?* Comme l'écrit François Meyronnis dans *L'axe du néant* (4), livre désormais incontournable : « A quoi sert-il de débutsquer, derrière les événements, telle ou telle formation de puissances, avec des buts précis ? Ces formations existent, pourtant, mais fondues dans le Consortium planétaire, figures transitoires déjà obliérées au moment où elles se constituent, n'ayant d'autre intelligence que celle du réseau (...). Le terrorisme islamiste, même s'il affecte de constituer une *contre-polarité* en face de la domination de l'Occident, n'est en réalité qu'une figure du Consortium, attirant vers lui les demi-portions de la haine. » Une certaine unification mondiale engendre ses maladies : nouvelle physiologie, nouvelles fragilités, nouveaux crimes. Histoire de l'Infamie, comme disait Borges. Et voici, au contraire, une autre expérience qui aurait enchanté André Breton, celle du jeune romancier Yannick Haenel, dans *Evoluer parmi les avalanches* (5) : « C'est une solitude qui absorbe chaque instant. Une solitude retentissante, mais à retardement. Une solitude de derniers étages, une solitude d'éclats comprimés, qui ne vit que d'elle-même, c'est-à-dire de tous les élans possibles, et de tout ce qui existe, des millions de visages qu'elle a retenus en elle comme une araignée, et à qui elle s'adresse en silence. Une solitude qui respire en permanence la violation, le surchauffement, la froideur. Une solitude peuplée de gestes microscopiques, et qui les promène lorsqu'elle sort avec eux, au jour. Une solitude qui ne desserre pas le poing fermé sur sa propre clef. Qui est un mystère à ses propres yeux. Qui s'apparente aux chambres vides du barillet dans la roulette russe. » Lisez le reste, c'est très beau.

(1) Gallimard ; (2) Fayard ; (3) Grasset ; (4) Gallimard ; (5) Gallimard.